Sur la traduction – littéralement et dans tous les sens d'Irina MAVRODIN, un ouvrage d'actualité

Muguraş CONSTANTINESCU[1]

Le recueil d'essais d'Irina Mavrodin, *Sur la traduction – littéralement et dans tous les sens,* paru chez Scrisul Românesc, Craiova, 2006 est un livre qui garde son entière actualité, par les idées nouvelles qu'il contient et qui contribue à déstabiliser une mentalité traductive conservatrice.

Ce fut, comme on le sait, un « livre annoncé et attendu », à la fois (Constantinescu, 2010 : 241). Annoncé par un article publié dans *Convorbiri literare,* dans lequel, dès le titre, l'auteur avouait : « Je rêve d'écrire un livre sur la traduction », cet ouvrage était aussi beaucoup attendu par les lecteurs, qui trouvaient sporadiquement des articles et des notes sur la traduction de la grande traductrice dans des journaux ou dans ses volumes mais pas encore le recueil qui les rassemble, les ordonne et les harmonise en un tout.

C'est ce que ce beau volume a réalisé, volume excellent aussi par sa qualité graphique et ayant un sous-titre légèrement provocateur – *littéralement et dans tous les sens* – où les mots célèbres de Rimbaud sont adaptés à l'activité et à l'action du traducteur. Ce sous-titre bien trouvé donne aussi une idée sur la variété des techniques et des solutions que la traduction permet ou sollicite, où, comme nous le verrons, le choix littéraliste peut être parfois le plus approprié et d'autrefois ce même choix s'avère être le plus maladroit. Et, entre ces deux extrémités, se déploie tout un éventail de solutions, allant du simple report à la créativité contrainte et bien dosée, en passant par l'incrémentialisation explicitante et la contestée mais, quelques fois nécessaire, note du traducteur.

La réflexion sur la traduction de cette grande traductrice et traductologue ne se pose pas en manuel de traductologie dans le sens étroit du terme mais dans son sens large, car dès sa première phrase, Irina Mavrodin choisit l'ouverture et la souplesse données par une « formule fragmentaire, non-systématique ». Malgré cette déclaration à allure programmatique, il y a un ordre et une articulation des divers essais qui donne une bonne unité au livre, visible dès l' « Argument » introductif et jusqu'à l'article final, « Le faire du traducteur de littérature ou pour une pratico-théorie auctoriale » qui, rédigé en français, fait figure, en même temps, de conclusion et de résumé.

On doit remarquer aussi la couverture du livre qui, à travers une composition de Matisse, renvoie à l'idée du jeu d'échecs, avec la difficulté et la concentration que ce jeu suppose. L'évidente analogie entre traduction et jeu d'échecs vient du difficile choix à faire pour chaque mouvement-solution en

[1] Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

vue de rendre le sens, l'expression et le rythme du texte au passage d'une langue à l'autre.

D'ailleurs, l'article « Vivre le jeu » explicite cette analogie, chère à la grande traductrice :

> L'observation des règles de jeu ne signifie pas l'étranglement de l'inventivité, de la créativité, mais, au contraire, leur stimulation. Tout comme dans le jeu d'échecs – dont on connaît les règles très strictes – dans le jeu qu'est la théorie de la littérature, la théorie de la traduction, les règles permettent une infinité de combinaisons, une infinité de combinaisons contrôlée, maîtrisée justement par l'observation des critères fixées par les règles (Mavrodin, 2006,p.11-12, c'est nous qui traduisons).

Et comme Irina Mavrodin est, en même temps, poète et essayiste – écrivaine donc dans le sens plein du terme – un de ses premiers articles analyse « le rôle de la traduction dans la vie de tous les jours de l'écrivain ». La traduction assure à l'écrivain une modalité de rester « en contact avec les grands esprits de la littérature universelle » et d'absorber chaque jour des « énergies artistiques, intellectuelles, même affectives » (*idem* : 9). Mais le faire traducteur ne se limite pas à cela car il prépare et soutient l'écrivain en vue de l'élaboration de son œuvre originale, en lui traçant un territoire d'action parallèle et le maintient dans une « zone transitoire », favorable à l'« action scripturale » (*ibidem*). L'essayiste revient souvent sur le traduire comme processus en train de se faire et, à travers son expérience personnelle, avoue même que pour elle le traduire, avec l'avantage de la concrétude, est une source inépuisable de réflexion, car, en général, ses écrits théoriques (essais, études, articles, préfaces) accompagnent le faire traducteur :

> [...] me trouvant dans l'intimité de ces textes, en y réfléchissant par l'acte même de la traduction et cela d'une manière extrêmement concrète [...] je me suis sentie stimulée à écrire sur ces textes et je l'ai fait à propos de chacun (2001 : 110, c'est nous qui traduisons).

Avec un tel article et d'autres nourris de la même problématique (« En traduisant Stendhal », « La Robe et la cathédrale », « Traduire *Du côté de chez Swann* »), nous avons presque affaire à une autobiographie spirituelle, dans laquelle le parcours de l'écrivaine-traductrice est tracé dans un plan secondaire, le premier plan revenant à une réflexion profonde et toujours renouvelée sur l'acte de la traduction. On retient, par exemple, de l'article sur la traduction de Proust une théorisation sur le faire traducteur, qui est encore en cours pour le reste de la *Recherche*, en attendant les réactions du public et en appréciant la chance de les avoir pendant le déroulement concret du travail traductif. Cela

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

nous fait penser à l'idée de traductologie de plein champ, lancée par Nicolas Froeliger et soutenue par la suite par Christian Balliu et Lance Hewson, qui s'intéresse à la traduction de « terrain », « en plein air », placée sur le signe du concret, pour l'opposer à l'une de serre, de laboratoire (Froeliger, 2015 : 21).

En revenant, à la traduction de Proust, les problèmes que la traductrice signale sont ceux de la phrase proustienne, transgressant toute syntaxe, ainsi que la difficulté de trouver le rythme proustien. L'importance de l'orchestration et du rythme se voit dans les paroles du premier traducteur en date de Proust, Felix Aderca qui parle déjà en 1924 dans l'espace culturel roumain de la « nature multiple, symphoniquement orchestrée » de la *Recherche*. Dans son essai Irina Mavrodin évoque la nécessité d'entrer dans le rythme de Proust, de suivre ses détours compliqués, tout en faisant attention à l'ordre des mots qui se répondent et se correspondent, devenant leitmotivs :

> […] il faut essayer la performance de garder la longueur, le rythme, les détours compliqués et, dans la mesure où la langue roumaine le permet, même l'ordre des mots […] un ordre qui a son importance (Mavrodin : 2006 : 80, c'est nous qui traduisons).

Après la publication du troisième volume de la somme proustienne *Du côté des Guermantes*, la traductrice fait une sorte de bilan d'étape, de « bilan provisoire », où elle parle d'une « technique » de traduction découverte au cours de la téméraire entreprise de retraduire Proust, d'un type de « connaissance particulière », « immédiate, globale et intensément sensorielle », donnée par l'intimité d'un chef-d'œuvre qui appelle moins une connaissance logiquement « discursivisée » (Mavrodin, *op. cit.* 78). À cela s'ajoute l'avantage de jouir d'un horizon d'attente favorable, de connaître la réaction prompte d'un public avisé, durant cette difficile expérience du traduire (Mavrodin, *op. cit.* 84) qui suppose un travail sur des milliers de pages avec la même ingéniosité, finesse et acribie que celui pour la traduction d'un sonnet, car les structures proustiennes obéissent à une « prosodie » tout aussi « tyrannique » que celle d'une poésie (*ibidem*).

Loin d'être une simple prestation lucrative, marginale en rapport avec la création personnelle, la traduction est pour l'écrivaine Irina Mavrodin, à la fois, un mode d'agir « scripturalement », de « faire sa main », en jouant avec la langue dans laquelle elle traduit mais également un geste rituel d'entrer dans le « faire de l'œuvre », de soutenir l'acte auctorial majeur.

Mais le couple traduction/création n'est pas le seul qui préoccupe Irina Mavrodin : avec la même intensité se manifeste l'intérêt pour le couple de termes théorie/pratique, qui se renforcent et se nourrissent réciproquement et tendent même à devenir un tout, un ensemble, une « pratico-théorie » ; on ne peut pas ne pas évoquer dans ce sens, les formules apparemment paradoxale

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

d'un autre grand théoricien et praticien de la traduction littéraire, Henri Meschonnic qui affirme avec un grain de ludicité : « La théorie est une pratique », « La pratique est une théorie » (Meschonnic, 1999).

Et comme la traduction se construit par des solutions et des options particulières et non pas par l'application mécanique d'une théorie, la pratico-théorie proposée par Irina Mavrodin, inspirée plus par la poétique-poïétique de la littérature et moins par la linguistique, opère avec des concepts comme lecture plurielle, ambiguïté, série ouverte, littéralité, littérarité, connotation/dénotation etc. Le réseau conceptuel du métalangage poético-poïétique sur la traduction doit être essentiel et économique et éviter le piège d'une théorisation gratuite.

Quand et comment fonctionne ces concepts nous le montre la longue, riche et diverse expérience de praticienne de traduction littéraire de l'auteur (on prend ici la traduction littéraire dans son sens large, notamment la traduction de la littérature et des sciences humaines).

Par exemple, dans le cas d'un texte de grande poéticité et de grande ambiguïté, ce serait une véritable erreur d'embrasser la démarche herméneutique, très tentante pour le traducteur, démarche qui cherche le sens univoque et sacrifie le sens plurivoque à même de conduire à une nécessaire lecture plurielle.

Dans d'autres cas, la très blâmée traduction *ad litteram*, vue, en général comme un manque d'inspiration et de maîtrise du métier, est la solution adéquate, heureuse même, pour la transposition d'un poème dadaïste de Tristan Tzara, car nous avons affaire ici à un cas rare de coïncidence entre littéralité et littérarité.

La difficulté de traduire Proust, qui force la syntaxe du français, d'entrer dans son rythme sur de grandes surfaces, la difficulté d'observation de ses lois architectoniques et symphoniques est toute à fait opposée à celle de traduire Cioran où la lutte se donne pour chaque syllabe, pour chaque mot, dans un terrible effort de maîtriser le « lapidaire ».

La traduction, en fait, la retraduction de Stendhal, donne l'occasion à la traductrice de constater que la réalisation du simple - l'économie des moyens et la clarté, visée par l'écrivain qui se fait un modèle d'écriture du Code civil – est nettement supérieure à la réalisation du compliqué.

La vision mavrodinienne sur la traduction – sous-tendue par la règle d'or qu'entre la pratique et la théorie, entre l'expérience et la réflexion existe une relation essentiellement biunivoque – impose l'idée d'une traduction en tant que « faire », processus, *poïesis*, jamais finie, comme toute véritable création, mais serrée dans des sangles par des contraintes inexorables.

Un véritable décalogue de la traduction est présenté dans l'article central « Une pratico-théorie en dix fragments » dont nous avons retenu quelques idées, autant de conseils/principes pour le traducteur apprenti.

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

Le traducteur construit sa propre théorie par une démarche inductive de nature pratique dans laquelle la vocation et le talent ont une place importante ; cette théorie nourrit sa pratique et il en résulte un mouvement alternant, un processus d'autoréglage, comme dans tout processus de véritable création. La théorie, même minimale, aide le traducteur dans son travail, parce que, consciemment ou non, ce dernier est tributaire d'une théorie.

« La lecture plurielle », qui met en valeur l'œuvre littéraire en lui permettant plusieurs lectures – cohérentes et valides – pour la même œuvre, est spécifique au domaine de la traduction littéraire. Le traducteur offre par son texte traduit une lecture avertie, mais néanmoins marquée par sa mentalité culturelle, son univers épistémologique, son horizon d'attente, par sa propre sensibilité, influencée, à son tour, par la sensibilité collective.

Cette traduction sera dans quelques décennies touchée par la caducité à cause des changements de mentalité, de l'horizon d'attente du public, de l'évolution de la langue, en réclamant de la sorte une nouvelle traduction, ce qui conduira à l'idée de série ouverte et de retraduction, phénomène de plus en plus fréquent dans une culture qui se respecte.

Le problème des « ravages » déclenchés par les connotations attire l'attention de la traductrice qui nous alerte sur le décalage et la spécificité des deux cultures et sur le public destinataire qui accepte pour un texte une langue « archaïsante » mais non pas archaïque parce que la dernière rendrait le texte illisible. Le traducteur qui, obsédé par le principe de la fidélité, transpose un texte littéraire français ou allemand dans la langue roumaine de la même époque, s'expose au risque de donner un texte à effets comiques, dérisoires, un hybride de deux cultures monstrueux et inacceptable.

Les mêmes risques et difficultés guettent la traduction d'un texte en dialecte dans sa culture d'origine, texte qui ne pourra jamais être transposé dans un dialecte de la culture accueillante mais dans une langue spéciale, « inventée » par le traducteur qui suggère seulement une couleur locale, sans l'identifier pour autant à une tonalité autochtone.

Un autre type de difficulté aura à vaincre le traducteur d'un texte innovateur dans sa culture d'origine ; par sa version en une autre langue – d'habitude maternelle pour lui – le traducteur doit produire le même effet de choc pour le nouveau public, la même violence sur la langue dans laquelle il traduit. Il aura besoin d'une grande hardiesse avec laquelle il devra exploiter les virtualités de la langue-cible et d'une bonne capacité de création pour bousculer le lecteur du texte traduit dans ses habitudes et attentes.

Une facette plus rare du traducteur « total » qu'est Irina Mavrodin est celle de critique des traductions qui se manifeste ici par l'analyse de la traduction que Miron Kiropol donne aux poésies d'Eminescu – le poète national roumain - par laquelle le traducteur établi depuis quelques décennies en France, affronte la tradition tyrannique qui prétendait pour la traduction de la

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

poésie le respect rigoureux de la prosodie et fait recours à une solution de grande et vibrante poéticité, le vers blanc et un certain rythme intérieur.

Ailleurs, endossant le même vêtement de critique des traductions avec son esprit moderne, Irina Mavrodin alerte sur les préjugés tenaces dans la mentalité traductive des années 50-60, lorsque les néologismes et les termes techniques, présents dans l'original, étaient systématiquement évités et remplacés par les « mots poétiques en soi ». Elle a le courage de mettre sous la loupe de l'analyse des traductions considérées canoniques mais qui étaient, en fait, obsolètes et ne s'adressaient plus au public contemporain. De tels gestes ne restent pas au niveau du simple exercice critique et sont accompagnés par une pratique traductive conséquente, car, comme on le sait, Irina Mavrodin retraduit quelques chefs d'œuvres de Flaubert et de Stendhal avec la visée de s'adresser au public de son temps.

Le problème de l'autotraduction, phénomène qui glisse souvent vers la réécriture, ne laisse pas indifférente la traductrice et la poétesse qui s'est autotraduite, à plusieurs reprises, avec le même art avec lequel elle a donné l'intégrale de Proust et s'est engagée, par la suite à la retraduction de Flaubert.

Le « re-lecteur » de l'ouvrage mavrodinien pourra découvrir d'autres facettes de la traduction et de la traductologie pratiquées par l'auteure, car ce livre est un moment faste de bilan pour la grande traductrice et poéticienne de la traduction, pour le professeur de traductologie, pour l'autotraductrice et l'écrivaine que cette « grande dame de la traduction » réunit avec bonheur.

Et parce qu'on parle de bonheur, nous ne pouvons pas ne pas évoquer ici le bonheur de femme amoureuse, avoué par la traductrice au moment où elle commence la « révision » – sorte de retraduction – de l'intégrale proustienne. Cette source de bonheur et de jubilation, donnés par un long et pénible travail, est une belle leçon et une invitation à l'expérience traductive de « plein champs » pour celui qui fait son apprentissage en traduction littéraire.

Le livre sur la traduction d'Irina Mavrodin constitue une méditation profonde et éclairée sur le faire traducteur, sur le texte traduit, sur la condition de traducteur, sur une nécessaire critique des traductions. Il témoigne de ses idées nouvelles qui mettent en cause des traductions et des principes traductifs considérés longtemps canoniques, mais redevables, en fait, à une mentalité traductive dépassée et inactuelle. Les études et les ouvrages portant sur son travail soulignent sa modernité et son originalité (Bălăcescu, 2012, Brăescu, 2014, 2015, Cavaillès, 2012, Constantinescu, 2009 a, b, c, 2010, 2014, 2015, 2016, Gambier, 2011, Puică, 2009, Popescu, 2014, Stefanink, 2012).

Ce livre repère d'Irina Mavrodin, tout comme les articles, les études et les essais qui le précèdent et lui succèdent – le renforçant et le prolongeant – la dévoile comme une véritable conscience traductive et traductologique, rare et extrêmement précieuse dans la culture roumaine.

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

Références bibliographiques :

Bălăcescu, Ioana, Stefanink, Bernd (2012) : « Poïétique, herméneutique et cognitivisme. Hommage à la Grande Dame de la poïétique : Irina Mavrodin ». *Atelier de traduction*, no.17, pp.125-145.

Cavaillès, Nicolas (2012) : « Irina Mavrodin: disidenţă şi poezie », Scrisul Românesc, nr.6, Craiova : Ed. Scrisul Românesc

Brăescu, Andreea-Anca (2015) : *La pratico-théorie de la traduction chez Irina Mavrodin,* Editura Universitaţii Ştefan cel Mare din Suceava, colecţia Studia Doctoralia, Suceava.

Constantinescu, Muguraş (2009) : « La traduction littéraire en Roumanie au xxi[e] siècle : quelques réflexions », in *Meta : journal des traducteurs,* Les Presses de l'Université de Montréal, www.pum.montreal.ca lV. 54, no. 4, p. 871-883.

Constantinescu, Muguras (2009) : « Irina Mavrodin -Traduction et Culture », *Atelier de traduction* n[o] 11, Identité, diversité et visibilité culturelles - dans la traduction du discours littéraire francophone (I) , ISSN 1584-1804, p. 242, pp. 169-174.

Constantinescu, Muguras – entretien avec Irina Mavrodin (2009) : « Irina Mavrodin sur l'autotraduction » in *Quaderns. Revista de Traduccion*, nr. 16, Universitat Autonoma de Barcelona, Servei de Publication, Bellaterra, p. 165-168, ISSN 1138-5790,

Constantinescu, Muguras (2010) : « Irina Mavrodin – *Despre traducere* », in *Cadernos de tradução*, no. XXV, Pós-Graduaçao em Estudos da Tradução-PGET Universidade Federal de Santa Catarina, 2010, ISSN 1414-526X, p. 241-247.

Constantinescu, Muguras (2015) : « Reflecţia traductologică mavrodininaă: între practico-teoria traducerii şi poetica/pietica traducerii », colocviul Cercetarea traductologică din România. Direcţii, teme, perspective; Timişoara.

Constantinescu, Muguras, (in colaborare cu Anca-Andreea Brăescu) (2014) : « Irina Mavrodin, *Despre retraducere - literal şi în toate sensurile* – O poietică/poetică a traducerii » *Opera ca proiect*, Editura Universitaria Craiova, pp. 201-223, pp. 2011-222.

Froeliger, Nicolas (2015) : Entretien avec Muguras Constantinescu, in *Atelier de traduction*, n[o] 24, Editura Universităţii „Ştefan cel Mare‖ din Suceava, pp. 17-30.

Mavrodin, Irina. (1983) : « La traduction – une pratico-théorie ». *Cahiers roumains d'études littéraires*, nr. 1, p. 5 (număr coordonat de Irina Mavrodin), Bucureşti, Univers.

Mavrodin, Irina (1991) : « Proust traduit et retraduit ». *Septièmes Assises de la traduction littéraire* (Arles 1990), Actes Sud, pp. 21-52.

Mavrodin, Irina (2001) : *Cvadratura cercului*, Editura Eminescu, Bucuresti .

Mavrodin, Irina (2006) : *Despre traducere - literal şi în toate sensurile*, Craiova, Editura Scrisul Românesc.

Mavrodin, Irina (2009) : *Partea şi întregul, Eseuri sau Obsesii fragmentare*, Craiova, Scrisul românesc.

Mavrodin, Irina (2012) : *Échiquier. Essais de poiétique/poétique*, Iaşi, Editura Timpul.

Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Verdier, Paris.

Gambier, Yves (2011) : « La retraduction : ambiguïtés et défis ». In Enrico Monti et Peter Schnyder. *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Paris : Ed. Orizons, pp. 49-66.

Popescu, Gabriel (2014) : *Opera ca* proiect. *Studii oferite în amintirea Irinei Mavrodin*, Editura Universitaria, Craiova.

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)

Puică, Gina (2009) : « Irina Mavrodin ou Traduire les autres pour mieux s'envoler vers son espace littéraire propre », *Atelier de traduction*, no.11, Suceava : Editura Unviersității „Ștefan cel Mare", pp. 179-182.

BDD-A26281 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:39 UTC)